

LE LABORATOIRE SOCIOLOGIQUE D'ATLANTA : UN PROGRAMME DE RECHERCHE EMPIRIQUE OUBLIÉ DE W. E. B. DU BOIS

Earl Wright II

La discipline sociologique regorge de données historiques sur les formulations théoriques, les avancées méthodologiques et autres contributions importantes de certains de ses fondateurs, défenseurs et innovateurs. Longtemps, l'Université de Chicago ou l'Université du Michigan ont été données comme exemples de l'excellence sociologique. Aujourd'hui, les femmes telles que Harriet Martineau, Ida B. Wells, Charlotte Perkins Gilman, Jane Addams et les femmes de Hull-House sont redécouvertes dans les discussions sur l'histoire des sciences sociales, où leur rôle a été injustement négligé (Cannon, 1997; Deegan, 1988; Riedesel, 1981; Ritzer, 2000; Sheth & Prasch, 1996). Les enquêtes de ces femmes ont mis au point une variété de concepts, de théories, de méthodes et de corpus de données sociologiques qui ont façonné cette discipline encore naissante. Les enquêtes sociales qu'elles ont impulsées ont longtemps cohabité avec celles menées dans les établissements d'enseignement supérieur – comme les Universités de Columbia, du Kansas ou du Nebraska. On n'insistera pas ici sur la reconnaissance générale que la discipline a connue avec l'émergence du département de sociologie de l'Université de Chicago en 1892 (Small, 1916; Bernard, 1948; Himes, 1949) – cette histoire a depuis été maintes fois racontée au point de constituer un mythe sociologique (Faris, 1967; Matthews, 1977; Bulmer, 1984; Smith, 1988; Abbott, 1999; Chapoulie, 2020). Ce qui est moins connu, ce sont les contributions des sociologues noirs dans des institutions à prédominance noire (PBI) au cours de l'histoire de la discipline. J'ai raconté ailleurs cette histoire à propos de l'Université Fisk (Wright, 2010; Richardson, 1980). Ici je vais rappeler quelques éléments de la fondation du Laboratoire de sociologie d'Atlanta par W. E. B. Du Bois – une entreprise de recherche coopérative (Wright, 2002) dont Du Bois a été le leader incontesté, faisant

1135

« école » auprès de plus jeunes chercheurs noirs (Wright, 2002b). C'est sans doute là un moment-clé dont l'exhumation a montré l'existence d'une sociologie noire, extrêmement précoce et vigoureuse, à laquelle l'historiographie des sciences sociales a trop souvent oublié de payer sa dette et de dire sa reconnaissance. Ce symposium sur Du Bois, à la participation duquel m'invitent Daniel Cefaï et Joan Stavo-Debaugue pour la revue *Pragmata*, est l'occasion de leur rendre justice, et de mieux faire connaître les contributions des sociologues noirs dans les institutions à prédominance noire (PBI) au cours de l'histoire de la sociologie aux États-Unis. En contrepoint des livres majeurs qu'ont été *Les Noirs de Philadelphie* (1899/2019) et *Les Âmes du peuple noir* (1903/2007), et de l'activité plus militante au sein du NAACP et de la revue *Crisis*, il est capital de déterrer cet épisode où Du Bois a montré ses talents de chercheur, d'administrateur de la recherche et de formateur de chercheurs. L'école de sociologie d'Atlanta a existé environ vingt ans avant l'école de sociologie de Chicago¹.

LE LABORATOIRE DE SOCIOLOGIE D'ATLANTA (1895-1924)

Bien qu'ils soient reconnus comme ayant créé la première école de sociologie américaine (Wright, 2002), les chercheurs en sciences sociales de l'Université d'Atlanta sont pour la plupart omis des discussions sur la création de la sociologie au tournant du siècle. Cette exclusion est étonnante étant donné que Du Bois était le président du département de sociologie de 1897 à 1910 et que l'Université d'Atlanta a accueilli ce qui a sans doute été le premier programme systématique et scientifique de recherche sociologique collective aux États-Unis : la Conférence universitaire d'Atlanta sur les problèmes des Noirs (Atlanta University Conference on Negro Problems), entre 1896 et 1914 (Wright, 2002). L'Université d'Atlanta a régulièrement mené des recherches sociologiques urbaines approfondies sur la condition sociale, économique et physique des Africains qui avaient été réduits en esclavage dans les colonies américaines et qui avaient été émancipés par le XIII^e Amendement, voté le 15 juin, ratifié le 18 décembre 1865. Si l'on

examine la littérature existante en cherchant des informations sur les enquêtes sociologiques de l'Université d'Atlanta peu de données sont disponibles – à la différence de l'école de sociologie de Chicago, qui a mis en valeur les recherches systématiques menées par W. I. Thomas ou R. E. Park et leurs étudiants, avec leurs implications théoriques (Bulmer, 1985). Pourtant, la lecture exhaustive des publications de la Conférence de l'Université d'Atlanta, en particulier de la série de recherches sociologiques publiées entre 1896 et 1917, indique que le laboratoire sociologique d'Atlanta, sous l'égide de Du Bois, mérite la préséance. Dans presque toutes les publications de la Conférence de l'Université d'Atlanta, on trouve une liste de propositions théoriques qui servent de lignes directrices pour comprendre et pour améliorer un certain nombre de problèmes sociaux (Du Bois, 1898). Si l'on définit une théorie comme un ensemble d'hypothèses interdépendantes au moyen desquelles expliquer, prédire et interpréter des faits sociaux et qui sont reproductibles et généralisables, alors les hypothèses avancées par Du Bois relèvent d'une activité théorique, intégrée dans des corpus de données d'enquête empirique, recueillis au moyen de méthodes originales pour l'époque, qui, en même temps, poursuivent un effort de définition et de résolution de problèmes sociaux, vécus par la communauté noire. Cette école d'Atlanta précède l'école de sociologie de Chicago, qui s'est développée dans les années 1910 et s'est prolongée jusque dans les années 1930 (Harvey, 1987), jusqu'à ses rebondissements dans les années 1945-1960 (Fine, 1995). Le laboratoire de sociologie de l'Université d'Atlanta a connu son heure de gloire entre 1896 et 1924, avec la tenue de conférences annuelles entre 1896 et 1914. George C. Bradford était aux avant-postes de l'organisation en 1896 et 1897, puis Du Bois a pris la relève. On notera que son effort de recherche et de formation de chercheurs s'est poursuivi en parallèle à l'enquête menée à Philadelphie dans le 7^e district (1899), et à l'écriture des essais sur la psychologie de l'expérience noire (1903).

« JE TROUVERAI MA VOIE OU JE M'EN TRACERAI UNE »

Entre 1555 et 1863, les États-Unis d'Amérique ont soutenu et promu l'une des institutions les plus dégradantes et les plus abominables de la vie humaine, l'institution de l'esclavage. Pendant presque trois cents ans, la plupart des États composant cette nation ont été régis par des lois qui ont interdit la promotion de l'éducation parmi ses citoyens de seconde classe. D'un trait de plume d'Abraham Lincoln, il a été mis fin à l'analphabétisme légalisé qui avait été autorisé à fonctionner comme une forme de contrôle social sur les Africains réduits en esclavage en Amérique. L'abolition de l'esclavage fut à la fois une bénédiction et une malédiction pour les millions d'hommes et de femmes libérés. Une bénédiction : les Africains d'Amérique avaient enfin la liberté de décider eux-mêmes de la meilleure façon de vivre leur vie et pouvaient vendre leurs services à qui ils l'entendaient. Une malédiction : les Africains nouvellement affranchis, bien que physiquement libres, étaient désormais « libres de mourir » (Martin, 1984), comme Frederick Douglass l'a reconnu avec perspicacité. Pour Douglass, ce peuple, délivré de l'emprise de son pharaon américain, était retombé dans une nouvelle servitude, parce que l'institution de l'esclavage ne l'avait pas correctement préparé aux responsabilités de la liberté. Les Africains étaient libres en droit, mais ne maîtrisaient pas les compétences nécessaires à la vie courante, en particulier une éducation adéquate, pour accéder aux nécessités de base de la vie – de quoi se loger, se nourrir et s'habiller de façon décente. Ils manquaient de l'acuité intellectuelle nécessaire pour obtenir un emploi dans le prétendu pays de l'égalité. De nombreuses organisations philanthropiques, dont certaines soutenues par le gouvernement des États-Unis, ont lancé des croisades éducatives en vue de former correctement les Noirs et de leur permettre de profiter des avantages offerts par l'instruction (Du Bois, 1900).

Les institutions d'enseignement supérieur destinées aux Afro-Américains avant la Guerre de Sécession reflètent les efforts des abolitionnistes pour fournir aux Noirs libres les capacités élémentaires,

requis pour survivre et s'épanouir dans la société américaine. Les trois grandes écoles construites pendant cette période étaient l'Université Lincoln (Pennsylvanie) en 1854, le collège Berea (Kentucky) en 1855 et l'Université Wilberforce (Ohio) en 1856. Après la Guerre civile, les écoles ont été « mises en place par des sociétés de missionnaires ou d'aide aux affranchis, sous la protection et souvent le patronage du Bureau des réfugiés »² (Du Bois, 1900 : 6). Parmi les écoles créées par ces organisations, on peut citer l'Université Roger Williams (Tennessee) en 1864, le Southland College (Arkansas) en 1864, Fisk University (Tennessee) en 1866, l'Institut Lincoln (Montana) en 1866, Howard University (Washington D.C.) en 1867, et le Collège Baptiste d'Atlanta (Géorgie) en 1867. L'Université d'Atlanta a été « créée par l'Association missionnaire américaine (American Missionary Association) avec l'aide du Bureau des réfugiés (Freedmen's Bureau) en 1867 » (*ibid.*). Le *Catalogue of the Officers and Students of Atlanta University* (1897) indique que la fondation de l'Université d'Atlanta

[...] remonte aux jours qui ont immédiatement suivi la fin de la Guerre civile, lorsque des missionnaires, enseignants et dirigeants du Freedmen's Bureau ont vu l'importance de créer une école qui offrirait des possibilités d'éducation supérieure aux jeunes de couleur et qui serait capable de former des professeurs et autres enseignants instruits pour la race nouvellement éman-
cipée. Grâce à l'argent obtenu du Bureau des réfugiés, un site a été acheté, et en 1869 le premier bâtiment a été inauguré et a immédiatement attiré des étudiants. (Du Bois, 1900 : 43)

Lorsque l'Université d'Atlanta a officiellement ouvert ses portes en 1869, elle est devenue « la première institution d'enseignement supérieur en Géorgie à ouvrir ses portes à tous, sans considération de race, de couleur, ou de croyance » (*ibid.* : 24). L'affirmation de ce projet d'une communauté universitaire totalement inclusive a rapidement eu une incidence sur les revenus que le gouvernement de l'État de Géorgie allouait à cette institution entièrement noire. Du Bois, dans son autobiographie publiée en 1968, est revenu sur la philosophie

inclusive de l'Université d'Atlanta et sur les conséquences qui en ont découlé :

Dès le début, l'Université a adopté une attitude forte et inflexible contre les préjugés et les discriminations envers les Noirs. Les enseignants blancs et les élèves noirs déjeunaient ensemble dans la même salle à manger et partageaient les mêmes salles de réunion et chambres à coucher. La Charte de l'Université d'Atlanta ouvrait ses portes à tous les étudiants qui en faisaient la demande, quelle que soit leur race ou leur couleur. Quand l'État de Géorgie en 1887 s'est opposé à la présence de quelques étudiants blancs qui étaient tous des enfants d'enseignants et de professeurs, l'institution a préféré renoncer à la petite subvention publique de l'État plutôt que de répudier ses principes. (*Ibid.* : 222-223)

Les administrateurs de l'Université d'Atlanta, conscients de l'énorme besoin en équipements éducatifs, fidèles à leur projet de formation universitaire d'Afro-Américains et résolus dans leur philosophie d'intégration, ont choisi de refuser tout financement de l'État de Géorgie au lieu de se plier à la pression raciale des politiciens. Ce faisant, ils se sont placés et ont placé leurs étudiants dans une situation où la devise de l'Université, « Je trouverai ma voie ou je m'en tracerai une (*I will find a way or make one*) », a été rapidement mise à l'épreuve. Heureusement, le montant des fonds retenus par l'État de Géorgie n'a pas entravé les plans de l'université et les administrateurs ont poursuivi leur objectif de faire de l'Université d'Atlanta une oasis éducative. Cependant, le rejet des contributions financières allait grandement affecter les enquêtes et les conférences annuelles des années suivantes.

Bien que l'Université d'Atlanta ait été fondée en tant qu'« Université », cet établissement d'enseignement supérieur a avant tout servi d'école normale et publique pour la classe des quatre-vingt-neuf étudiants, inscrits à l'origine en 1869. Ces écoles étaient semblables aux lycées et aux collèges contemporains dans la mesure où elles dotaient les

adolescents et les jeunes adultes des connaissances nécessaires non seulement pour survivre dans la société américaine, mais les préparaient aussi à l'enseignement supérieur. Les trois premières années d'existence de l'Université d'Atlanta étaient consacrées à cet objectif. Il ne faut pas oublier que l'institution de l'esclavage n'avait été éradiquée que quatre ans à peine avant son ouverture. De ce point de vue, l'objectif fonctionnel d'intégrer à la communauté intellectuelle et éducative américaine un groupe de personnes qui s'étaient vues jusqu'alors refuser les privilèges légaux de l'éducation a été rempli. Les responsables de l'Université d'Atlanta ont affirmé, de façon connexe et volontaire, que « cette Institution a été appelée Université, d'abord dans la foi de ce qu'elle devait être, et en accord avec les lignes selon lesquelles elle était projetée » (Chase, 1896 : 44).

Sa mission n'était pas de prodiguer un enseignement de qualité inférieure, par des enseignants de niveau non-universitaire, mais plutôt d'accomplir la mission de fournir une éducation à un peuple qui en avait été jusque-là totalement privé. Le président de l'Université, Horace Bumstead, affirmait ainsi que « tout au long de son histoire, l'Université d'Atlanta a eu la chance de disposer d'une force d'enseignement, composée d'hommes et de femmes remarquables de compétence et de dévouement » (Adams, 1930 : 15).

L'Université d'Atlanta a admis sa première classe d'étudiants, comptant douze personnes, en 1872 et a décerné en 1876 son diplôme universitaire à une première promotion de six étudiants. Cette première promotion, appelée « la Classe », était composée de six hommes qui ont par la suite connu une certaine réussite sociale. William Henry Cogman est devenu à son tour président de l'Université Clark (Atlanta), Samuel Benjamin Morse professeur de latin à l'Université de Lincoln (MO), Edgar James Penney doyen de l'école biblique de l'Institut normal et industriel (Tuskegee, AL). Richard Robert Wright a été président du State Industrial College (Savannah, GA), Henry Harrison Williams a travaillé comme agent postal à Atlanta et il n'existe aucune information sur la carrière professionnelle de London Humes Waters

(Université d'Atlanta, 1897). Les positions sociales éminentes et le haut niveau social de ces diplômés et des autres diplômés de l'Université d'Atlanta ont contribué à leur sélection comme chercheurs pour le laboratoire sociologique qui a été établi à l'Université d'Atlanta.

LE PREMIER PROJET DE LABORATOIRE DE SOCIOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ D'ATLANTA : ATLANTA, HAMPTON ET TUSKEGEE

Dès sa création, l'Université d'Atlanta a cherché à améliorer la condition des Afro-Américains par le biais de l'enseignement et du mentorat personnel. Cet objectif a été atteint au cours de ses vingt premières années d'existence. Ses diplômés ont souvent correspondu avec les professeurs, les administrateurs et les mentors qui les ont instruits et guidés dans ce champ de mines de l'éducation supérieure (Chase, 1896). C'est par le biais de ces correspondances que de nombreux professeurs et administrateurs de l'université ont pris connaissance d'un phénomène social émergent, qui allait appeler une attention croissante. Immédiatement après la signature de la proclamation d'émancipation par Abraham Lincoln, de nombreux Afro-Américains, auparavant asservis, se sont résignés à maintenir une existence rurale. Cependant, dans le but d'obtenir de meilleurs salaires et/ou d'échapper aux fantômes de la plantation, ils ont été nombreux à rompre leurs racines rurales et à rejoindre les villes américaines en pleine expansion dont ils avaient souvent entendu parler. Parmi les nombreux Afro-Américains à la recherche d'une vie meilleure, on trouve des diplômés de l'Université d'Atlanta.

Le 1^{er} juillet 1895, le président de l'Université d'Atlanta, Horace Bumstead, soumet une proposition au conseil d'administration de l'université demandant que soient engagées des enquêtes annuelles sur la condition sociale et physique des Afro-Américains en milieu urbain. Ce sujet a été choisi parce que « l'Université d'Atlanta recrute toujours ses étudiants dans des grandes villes et une bonne portion de ses diplômés occupent des postes dans ces centres d'influence »

(Chase, 1896 : 5). De là l'idée de mener des enquêtes les concernant, sous la direction de Bumstead et de George G. Bradford, un *trustee* de l'Université. Leur proposition est entérinée par le CA, le projet initial étant de tenir une première conférence sur les problèmes des Noirs (*Negro problems*) en même temps que l'Exposition universelle programmée à Atlanta à l'automne 1895. Mais « après mûre réflexion, il a été jugé plus raisonnable de changer la date et de la repousser à la cérémonie de remise des diplômes (*Commencement*) en mai 1896 ».

George G. Bradford a été le chercheur principal de la série initiale d'enquêtes sur la Conférence de l'Université d'Atlanta. Du Bois (1968) a présenté comme suit l'origine et le plan initial de la Conférence de l'Université d'Atlanta sur les problèmes des Noirs, selon Bradford. L'idée de Bradford était de consacrer celle-ci aux problèmes sociaux rencontrés par les Afro-Américains dans les villes (Du Bois, 1968 : 213-214). Ce programme de recherche « se voulait comparable à ceux de Hampton et à Tuskegee sur l'industrie et l'agriculture dans les régions rurales ». Les conférences de Hampton et Tuskegee attiraient, tous les ans, un nombre croissant d'experts et d'observateurs et l'objectif était de faire de même à Atlanta. Mais l'ambition était, outre de déplacer l'attention des campagnes vers les villes, d'énoncer des propositions valides pour l'ensemble des États-Unis, et pas seulement de produire une série de monographies locales sur les Noirs de Géorgie.

N'oublions pas que le sujet général de cette conférence et des suivantes – l'étude de la vie urbaine des Noirs – et le sujet particulier de cette année constituent un problème humain plus qu'un problème de Noirs. Nous utiliserons les mots « noir » et « de couleur » non pas pour souligner des distinctions de race, mais pour des raisons de commodité. Il s'agit simplement d'étudier la vie humaine dans certaines conditions qui, si elles étaient répétées avec une autre race, auraient pratiquement le même résultat. L'amélioration de la vie des Noirs sera une bénédiction pour la nation comme un tout, sans considération de race. (Chase, 1896 : 6-7)

Du Bois, directeur de seize conférences de l'Université d'Atlanta, a réaffirmé cet objectif quelques années plus tard lorsqu'il a déclaré que la Conférence de l'Université d'Atlanta sur les problèmes des Noirs «[avait] commencé par un groupe défini et circonscrit, mais [devait] finir par la race humaine» (Du Bois, 1968 : 217). Le président Bumstead et Du Bois pensaient tous deux que les données obtenues pour les conférences de l'Université d'Atlanta pourraient être utilisées au profit des Afro-Américains, ainsi que des futurs groupes ethniques dans les villes américaines en pleine expansion. Le résultat des études de la Conférence de l'Université d'Atlanta serait peut-être un modèle que les nouveaux résidents des villes pourraient suivre en toute sécurité et de manière intelligente. Au cours des années, étaient invités comme chercheurs tous les citoyens des États-Unis intéressés à contribuer à l'amélioration de la condition noire en Amérique. Les diplômés et les étudiants provenant de l'Université d'Atlanta ou d'autres institutions, historiquement à dominante noire, et tous les professeurs et chercheurs de collèges et universités « blancs », concernés par les problèmes des Noirs, ont été encouragés à participer à cette série ambitieuse de recherches. Le président Bumstead croyait sincèrement que les enquêtes annuelles devaient être menées principalement par des Afro-Américains, et plus particulièrement par des diplômés et des étudiants de l'Université d'Atlanta. Il déclarait ainsi :

La quasi-totalité des diplômés de l'Université d'Atlanta vivent et travaillent dans les villes et les grands centres urbains du Sud du pays. Les problèmes de la vie urbaine des Noirs doivent être réglés en grande partie par les Noirs eux-mêmes et par l'ensemble de nos anciens élèves, qui sont, à certains égards, spécifiquement formés à cette tâche. Non seulement ils sont familiarisés avec les conditions de la vie urbaine, mais ils ont acquis, au cours de leur formation dans cette institution, un certain degré d'observation précise et de réflexion soignée [...] ainsi qu'une familiarité avec les mesures de réforme économique et sociale, indispensable pour traiter de ces sujets. (Chase, 1896 : 6)

En résumé, le plan initial de la Conférence de l'Université d'Atlanta différait des conférences de Tuskegee et de Hampton sur les problèmes des Noirs par l'accent qu'il mettait sur des problèmes sociaux en milieu urbain, par l'amplitude générale de conclusions qu'il espérait tirer de l'enquête et par l'utilisation substantielle d'étudiants et de citoyens dans les équipes de recherche.

LES CONFÉRENCES ET LES PUBLICATIONS DE L'UNIVERSITÉ D'ATLANTA : DU BOIS AUX COMMANDES (1896-1924)

Les deux premières conférences de l'Université d'Atlanta, qui se sont tenues en 1896 et 1897, ont suivi le plan original du président Bumstead et de George G. Bradford. Une réorientation du programme s'est produite lorsque le président Bumstead a contacté Du Bois en 1896 et lui a demandé de « prendre en charge les travaux de sociologie et les nouvelles conférences qu'ils inauguraient sur le problème des Noirs » (Du Bois, 1968 : 209). Dès son embauche, Du Bois s'est montré très critique à l'égard du contenu scientifique des deux premières conférences (Du Bois, 1940/1965 : 797).

[Les enquêtes] suivaient les modèles de Hampton et de Tuskegee en ce qu'elles étaient principalement des réunions d'inspiration, orientées par des efforts de réforme sociale et visant à faire de la propagande pour l'élévation sociale selon certaines lignes préconçues. (Du Bois, 1968 : 214)

À la place de quoi, Du Bois a immédiatement mis en œuvre son propre programme de conférences et d'enquêtes.

Sans réfléchir, ni consulter, j'ai plutôt péremptoirement refondu les plans des premières Conférences d'Atlanta [...] Je ne pensais pas tant à de pures conférences qu'à un plan extensif pour l'étude de groupes humains. (*Ibid.* : 62)

Formé aux méthodes scientifiques pendant son cursus à Harvard entre 1888 et 1895 et lors de son séjour d'études à Berlin, Du Bois (1968) compte appliquer le savoir qu'il a accumulé dans les enquêtes d'Atlanta. Et il espère passer de l'analyse purement descriptive du comportement humain ou de la collecte de données de type recensement à des enquêtes systématiques, intégrant de multiples sources et s'élevant à la formulation de propositions plus générales. Du Bois propose que, chaque année, l'enquête se concentre sur un aspect spécifique de la vie afro-américaine, au lieu d'un méli-mélo de questions à traiter, comme le proposait le plan initial de Bradford.

La méthode employée consiste à répartir les différents aspects de la condition des Africains-Américains en dix grands thèmes. Traiter chaque année un de ces sujets avec autant de soin et d'exhaustivité que les moyens le permettent, jusqu'à ce que le cycle soit achevé. Recommencer le cycle sur la même base pour une deuxième période de dix ans. De sorte qu'au cours d'un siècle, si le travail est bien fait, nous aurons un enregistrement continu de données sur la condition et le développement d'un groupe de 10 à 20 millions d'hommes – un corpus de matériaux sociologiques sans équivalent dans les annales humaines. (Du Bois, 1904/1978 : 58)

Le grand projet de Du Bois pour les études de l'Université d'Atlanta était donc de compiler une vaste collection de données sociologiques dans le but exprès de dresser un tableau de la condition sociale des Afro-Américains, de la première génération libérée des chaînes de l'esclavage aux générations suivantes qui n'ont jamais connu cette institution particulière. D'une part, il espérait établir des séries de données qui fournissent des points de comparaison entre différents lieux et par-delà le temps ; d'autre part, un tel effort aurait pu servir, également, de modèle possible à l'étude d'autres groupes. Du Bois a démissionné du département de sociologie de l'Université d'Atlanta en 1910, après treize ans de service. Bien qu'il ne fût plus membre de la faculté, tout entier dédié à ses nouvelles fonctions d'éditeur de *Crisis* et de leader

de la NAACP, Du Bois continue néanmoins à diriger la Conférence d'Atlanta de 1910 à 1914 – et d'en être le corédacteur des publications annuelles, avec le concours d'Augustus Granville Dill³. Après 1914, paraîtront deux monographies et une collection d'essais rédigés par les principaux spécialistes des questions raciales de l'époque.

Cette première ère des publications universitaires d'Atlanta a duré de 1896 à 1917, mais la conférence annuelle a continué jusqu'en 1924. Du Bois a dirigé la préparation de seize monographies (dont quatre en collaboration avec Augustus Granville Dill), George Bradford en a coordonné deux, et Thomas I. Brown et J. A. Bingham ont chacun écrit une monographie. En 1924, la totalité de l'entreprise est annulée, par manque de financement (Du Bois, 1968).

« JE REVENDIQUE MON DROIT DE PENSER ET DE PARLER ! »

La dernière publication des Conférences de l'Université d'Atlanta date de 1917 et la dernière conférence a lieu en 1924. Du Bois, directeur de seize publications, a identifié plus tard un certain nombre de facteurs qui ont conduit à l'épuisement et l'abandon de ce projet. Tout d'abord, la publication a manqué de publicité :

Où ai-je échoué ? Il peut y avoir plusieurs réponses, mais l'une est typiquement américaine. J'ai fait ce qu'il fallait faire (*I did the deed*), mais je ne lui ai pas donné de publicité. Moi-même ou quelqu'un d'autre aurait dû attirer l'attention du public sur ce qui avait été fait, sous peine de quoi tout est rapidement oublié. (Du Bois, 1968 : 221)

Du Bois a affirmé que « l'Acte sans Publicité ne valait rien » et qu'« à long terme, la Publicité sans Acte était la seule valeur durable. Les Américains ne se rendent peut-être pas compte à quel point ils ont adopté cette philosophie. Mais Madison Avenue l'a fait. » (*Ibid.* : 221).

Deuxièmement, Du Bois constate un manque de soutien financier de la part de philanthropes et un manque de soutien académique de la part d'universitaires, insensibles à la valeur d'études scientifiques centrées sur les Afro-Américains.

C'était une folie de ma part de croire que l'Amérique, à l'aube du ^{xx}e siècle, avec son impérialisme colonial, reposant sur la suppression des gens de couleur, encouragerait, et plus encore, financerait de façon appropriée un tel programme, dirigé par des chercheurs noirs, dans un collège noir. (*Ibid.* : 227-226)

Critiquant ses collègues, Du Bois a encore déclaré :

Pour autant que le monde américain de la science et des chercheurs était concerné : nous n'avons jamais été reconnus par les sociétés savantes et les cliques académiques. Nous avons été considérés comme des Noirs étudiant des Noirs, et après tout, qu'est-ce que des Noirs avaient à voir avec l'Amérique ou avec la science ? (*Ibid.* : 228)

Troisièmement, « l'attitude inflexible de l'Université d'Atlanta à l'égard des préjugés et de la discrimination à l'égard des Noirs » (*ibid.* : 221) a entraîné un manque de financement de la part des sponsors, et, par la suite, l'arrêt des publications et des Conférences annuelles. L'Université d'Atlanta, en refusant de recevoir des fonds publics de l'État de Géorgie, a condamné le projet de Du Bois à l'asphyxie financière. Elle aurait été, sinon, forcée de succomber à l'intolérance raciale qui contredisait la charte originale de l'université. La probité éthique a engendré la crise financière (Du Bois, 1968).

Le quatrième facteur, peut-être le plus décisif, qui a conduit à la fin des conférences de l'Université d'Atlanta, a été le combat idéologique de Du Bois avec Booker T. Washington. Du Bois (1968) a affirmé que Booker T. Washington, le leader noir de l'époque, a fait campagne contre ses efforts d'obtenir des financements. « Je n'ai pas réalisé

à l'époque combien les forces qui soutenaient Booker T. Washington et Tuskegee University étaient puissantes et combien elles avaient pu interférer avec ma propre recherche sur les Noirs.» (*Ibid.* : 223-224). Par exemple, Du Bois écrit en 1905 à un éminent philanthrope dans l'espoir d'obtenir un financement pour une « revue de haut niveau » qui circulerait parmi les Noirs cultivés (*ibid.* : 224). Selon Du Bois, M. Schiff aurait répondu par courrier, disant son intérêt et sa sympathie pour le projet, mais après avoir consulté ses amis, qui étaient pour la plupart des sympathisants de Tuskegee, il se serait abstenu (*ibid.* : 224-225).

Quand Du Bois a démissionné de son poste à l'Université d'Atlanta, en 1910, il s'est écrié : « Je revendique mon droit de penser et de parler (*I insist on my right to think and speak*) ! Mais si cette liberté devait devenir une excuse pour refuser d'aider l'Université, je devrais alors, avec regret, renoncer à mes fonctions. » (*Ibid.* : 229). Du Bois a quitté Atlanta en 1910, mais il a continué de diriger les Conférences universitaires jusqu'en 1914, tout en s'appuyant sur son ancien élève Augustus Granville Dill – qui sera aussi directeur de *The Crisis* et, avec Jessie Redmon Fauset, de *The Brownies' Book*, un mensuel destiné aux enfants, paru en 1920 et 1921. Comme indiqué précédemment, la dernière publication des *Atlanta Studies* date de 1917 et la conférence annuelle a pris fin en 1924. La Conférence est réapparue presque vingt plus tard, lorsque Du Bois a à nouveau rejoint le département de sociologie de l'Université d'Atlanta en 1933, grâce au soutien de son ami John Hope, président de l'Université, et surtout à un financement de la Fondation Carnegie, pour une « Première Conférence Phylon ». L'Institut Phylon était ainsi créé, prenant le relais des Conférences et la revue *Phylon : Atlanta University Review of Race and Culture*, lancée en 1940.

Après que Du Bois a dû prendre sa retraite, en 1944,

l'Institut Phylon a été transféré à Howard University, où il a été pris en charge par E. Franklin Frazier. Une excellente conférence a été organisée en 1945, mais Frazier n'a pas reçu de fonds pour

continuer le projet et les Land Grant Colleges ont progressivement cessé de coopérer. L'ensemble du dispositif est mort en l'espace d'un ou deux ans. Il n'a jamais été relancé. (*Ibid.* : 39)

CONCLUSION

Entre 1895 et 1924, le Laboratoire sociologique d'Atlanta s'est engagé dans des recherches sociologiques visant à déterminer la condition physique, économique et sociale des Afro-Américains vivant en milieu urbain. Bien que le Laboratoire sociologique d'Atlanta ait constitué la première école américaine de sociologie (Wright, 2000, 2002), ses contributions académiques sont longtemps restées invisibles au sein de la discipline et dans les multiples récits de sa fondation. George G. Bradford a dirigé les deux premières études de l'Université d'Atlanta, avant d'être remplacé par Du Bois. Celui-ci, choisi pour cette tâche en 1896, a modifié la teneur des enquêtes annuelles, en leur donnant un véritable fondement scientifique – en parallèle à la menée de son enquête sur *Les Noirs de Philadelphie* (1899/2019). Parmi les changements supplémentaires apportés par Du Bois, on peut citer l'enquête annuelle sur des objets uniques au lieu du mélange de questions que Bradford défendait, la répétition de l'enquête sur ces objets uniques tous les dix ans et, dans l'idéal, contrarié par les contingences matérielles, le projet de collecte sur une centaine d'années de données sociologiques sur les Africains en Amérique, qui autorise un véritable travail de comparaison et de généralisation. Après le départ de Du Bois en 1910, et une phase de quatre ans où il a travaillé avec son ancien élève Augustus Granville Dill, Thomas I. Brown et J. A. Bigham ont chacun écrit une dernière monographie. Ce premier moment d'innovation de l'enquête scientifique sur les problèmes des Noirs s'est achevé en 1917 avec la dernière publication, et 1924 avec la dernière conférence. Selon Du Bois, le manque de publicité, le manque de soutien philanthropique et institutionnel, la politique radicale d'intégration des étudiants noirs à l'Université et la bataille idéologique avec Booker T. Washington auront contribué à la disparition du laboratoire sociologique d'Atlanta. La seconde ère, plus éphémère, des

conférences de l'Université d'Atlanta sur les problèmes des Noirs, la phase du Phylon Institute, a commencé en 1941 et s'est terminée en 1945 après que E. Franklin Frazier a échoué à trouver les financements nécessaires pour soutenir les enquêtes annuelles. Bien que le laboratoire sociologique d'Atlanta ait œuvré pendant près de trente ans, son héritage reste ambigu, sinon marginalisé. Selon Charles Lemert (1994), il en sera ainsi tant que la discipline sociologique, « notable pour son engagement intellectuel et politique, sérieux et durable, dans la question raciale, et pour son engagement libéral offensif en matière d'inclusion raciale » (Lemert 1994 : 387), ne soulèvera pas le voile de la race qui a condamné à l'invisibilité sociologique les réalisations de l'Université d'Atlanta. Laissons le dernier mot à W. E. B. Du Bois (1968 : 219) :

On doit se souvenir que la portée de ces enquêtes ne réside pas tant dans ce qu'elles ont été effectivement capables d'accomplir, que dans le fait qu'au temps de leur publication, l'Université d'Atlanta était la seule institution à mener des recherches systématiques sur la communauté noire et à en publier les résultats dans une forme accessible aux chercheurs du monde entier.

C'est sur cette place pionnière, tant dans l'histoire de la discipline sociologique que dans les études sur le monde africain-américain, que je voulais ici insister, et sur le travail de fond, sur près de vingt ans, que Du Bois a mené, avec des moyens dérisoires, pour coordonner ces enquêtes. C'est un arrière-plan important pour comprendre *Les Noirs de Philadelphie*, qui n'était pas un météore sorti de nulle part, mais qui s'inscrivait dans un projet cohérent de sciences sociales.

BIBLIOGRAPHIE

- ABBOTT Andrew (1999), *Department and Discipline. Chicago Sociology at One Hundred*, Chicago, The University of Chicago Press.
- ADAMS Myron Whitlock (1930), *A History of Atlanta University*, Atlanta, Atlanta University Press.
- ATLANTA UNIVERSITY (1897), *Catalogue of the Officers and Students of Atlanta University (incorporated 1867-opened 1869)*, Atlanta, Atlanta University Press.
- BULMER Martin (1984), *The Chicago School of Sociology: Institutionalization, Diversity, and the Rise of Sociological Research*, Chicago, The University of Chicago Press.
- CHAPOULIE Jean-Michel (2020), *Chicago Sociology*, New York, Columbia University Press.
- CHASE Thomas N. (1896), *Mortality Among Negroes in Cities : Proceedings of the Conference for Investigation of City Problems*, Atlanta, Atlanta University Press.
- DEEGAN Mary Jo (1988), *Jane Addams and the Men of the Chicago School. 1892-1918*, New Brunswick, Transaction Books.
- DU BOIS William Edward Burghardt (1900), *The College-Bred Negro*, Atlanta, Atlanta University Press.
- DU BOIS William Edward Burghardt (1960), *The Scientific Study of the American Negro*, Unpublished Manuscript.
- DU BOIS William Edward Burghardt (1965 [1940]), *The Atlanta University Studies of Social Conditions Among Negroes 1896-1913*, Unpublished Manuscript.
- DU BOIS William Edward Burghardt (1968), *The Autobiography of W. E. B. Du Bois : A Soliloquy on Viewing my Life from the Last Decade of its First Century*, New York, International Publishers.
- DU BOIS William Edward Burghardt (1978 [1904]), « The Atlanta Conferences », in Dan S. Green & Edwin D. Driver (dir.), *W. E. B. Du Bois on Sociology and the Black Community*, Chicago, The University of Chicago Press, p.53-60.
- DU BOIS William Edward Burghardt (2007 [1903]), *Les Âmes du peuple noir*, trad., éd. et intro. par Magali Bessone, Paris, La Découverte.
- DU BOIS William Edward Burghardt (2019 [1899]), *Les Noirs de Philadelphie : une étude sociale, suivi de Enquête spéciale sur les Noirs employés dans le service domestique dans le 7^e district* par Isabel Eaton, trad., éd. et intro. par Nicolas Martin-Breteau, Paris, La Découverte.
- FARIS Robert E. L. (1967), *Chicago Sociology 1920-1932*, San Francisco, Chandler Publishing.
- HARVEY Lee H. (1987), *Myths of the Chicago School of Sociology*, Aldershot, Avebury.
- HILL Mary A. (1980), *Charlotte Perkins Gilman : The Making of a Radical Feminist*, Philadelphie, Temple University Press.
- KURTZ Lester R. (1984), *Evaluating Chicago Sociology : A Guide to the Literature*, Chicago, The University of Chicago Press.

- LEMERT Charles (1994), « A Classic from the Other Side of the Veil », *The Sociological Quarterly*, 35 (3), p. 383-396.
- MARTIN Waldo E. (1984), *The Mind of Frederick Douglass*, Chapel Hill, N. C., University of North Carolina Press.
- MATTHEWS Fred H. (1977), *Quest for American Sociology: Robert E. Park and the Chicago School*, Montreal, McGill-Queen's University Press.
- PARRIS Guichard & Lester BROOKS (1971), *Blacks in the City: A History of the National Urban League*, Boston, Little, Brown Publishers.
- RICHARDSON Joe M. (1980), *A History of Fisk University, 1865-1946*, Tuscaloosa, University of Alabama Press.
- RIEDEL Paul L. (1981), « Who Was Harriet Martineau? », *The Journal of the History of Sociology*, 3 (2), p. 63-80.
- RITZER George (2010), *Classical Sociological Theory*, Boston, McGraw-Hill.
- SHETH Falguni A. & Robert E. PRASCH (1996), « Charlotte Perkins Gilman: Reassessing her Significance for Feminism and Social Economics », *Review of Social Economy*, 54 (3), p. 323-335.
- SMITH Dennis (1988), *The Chicago School*, New York, St Martin's Press.
- STANFIELD John H. II. (2003), « Teaching Sociology in Historically Black Colleges and Universities: A Neglected Chapter in the History of the Scholarship of Teaching Sociology », *Teaching Sociology*, 31, p. 361-365.
- WRIGHT II Earl (2000), *Atlanta University and American Sociology, 1896-1917: An Earnest Desire for the Truth Despite Its Possible Unpleasantness*, Unpublished doctoral dissertation, Lincoln, University of Nebraska, Department of Sociology.
- WRIGHT II Earl (2002), « The Atlanta Sociological Laboratory 1896-1924: A Historical Account of the First American School of Sociology », *The Western Journal of Black Studies*, 26 (3), p. 165-174.
- WRIGHT II Earl (2002b), « Using the Master's Tools: Atlanta University and American Sociology. 1896-1924 », *Sociological Spectrum*, 22, p. 15-39.
- WRIGHT II Earl (2010), « The Tradition of Sociology at Fisk University », *Journal of African American Studies*, 14, p. 44-60.
- WRIGHT II Earl (2016), *The First American School of Sociology: W. E. B. Du Bois and the Atlanta Sociological Laboratory*, Londres, Routledge.
- WRIGHT II Earl (2020), *Jim Crow Sociology: The Black and Southern Roots of American Sociology*, Cincinnati, University of Cincinnati Press.
- WRIGHT II Earl & Thomas C. CALHOUN (2006), « Jim Crow Sociology: Toward an Understanding of the Origin and Principles of Black Sociology via the Atlanta Sociological Laboratory », *Sociological Focus*, 39 (1), p. 1-18.
- WRIGHT II Earl & Edward V. WALLACE (2015), « Black Sociology: Continuing the Agenda », in Earl Wright II & Edward V. Wallace (dir.), *The Ashgate Research Companion to Black Sociology*, Londres et New York, Routledge, p. 3-14.
- YANCY Dorothy Cowser (1978), « William Edward Burghardt Du Bois' Atlanta Years: The Human Side. A Study Based Upon Oral Sources », *Journal of Negro History*, 63 (1), p. 59-67. En ligne: <<https://doi.org/10.2307/2717360>>.

NOTES

1 Martin Bulmer, dans « The Chicago School of Sociology : What Made It A School ? » (1985), a énuméré les critères suivants d'une « école » : 1. Il doit y avoir une figure centrale autour de laquelle s'organise le département.

2. Une école doit exister dans un cadre universitaire et avoir un contact direct avec une population d'étudiants. 3. Il doit y avoir une interaction entre ceux qui travaillent à l'université et la communauté dans laquelle l'université est située. 4. Une école doit avoir, comme personnage clé, une personne ayant une personnalité dominante. 5. Le leader d'une école doit posséder une vision intellectuelle et avoir un esprit missionnaire. 6. Il doit y avoir des échanges intellectuels entre collègues et étudiants (cours, séminaires, etc.) diplômés et l'école doit avoir un débouché pour la publication des travaux d'érudition écrits par ses membres. 7. Une école doit disposer d'une infrastructure adéquate (avancées dans les méthodes de recherche, liens avec d'autres agences institutionnelles, solide soutien philanthropique). 8. Une école ne peut durer au-delà de la génération de sa figure centrale. 9. Une école doit

être ouverte aux idées et aux influences extérieures à sa discipline d'origine. La liste de ces critères qui est appliquée par Bulmer à Chicago s'applique tout autant à Atlanta (pour plus de détails : Wright, 2002b).

2 Le Bureau des réfugiés, des affranchis et des terres abandonnées (Bureau of Refugees, Freedmen and Abandoned Lands), désigné sous le nom de Freedmen's Bureau, était une agence du gouvernement fédéral des États-Unis dont le but était d'aider les réfugiés affectés par la Guerre de Sécession et les Afro-Américains affranchis par le XIII^e Amendement en 1865 et devenus citoyens américains par le XIV^e Amendement en 1868.

3 Augustus Granville Dill a obtenu son B.A. à Atlanta en 1906 et son M.A. à Harvard en 1909. Après avoir rencontré Du Bois, il le rejoint à la NAACP et à *The Crisis* qu'il dirige, comme *business manager*, ainsi que *The Brownies' Book*, mensuel à partir de 1921, produisant des histoires, des photographies, des jeux, des poèmes, destinés spécifiquement aux enfants africains-américains.